

March 30, 2016

By : Tristan Siriboe

L'USINE DE LA TENTATION

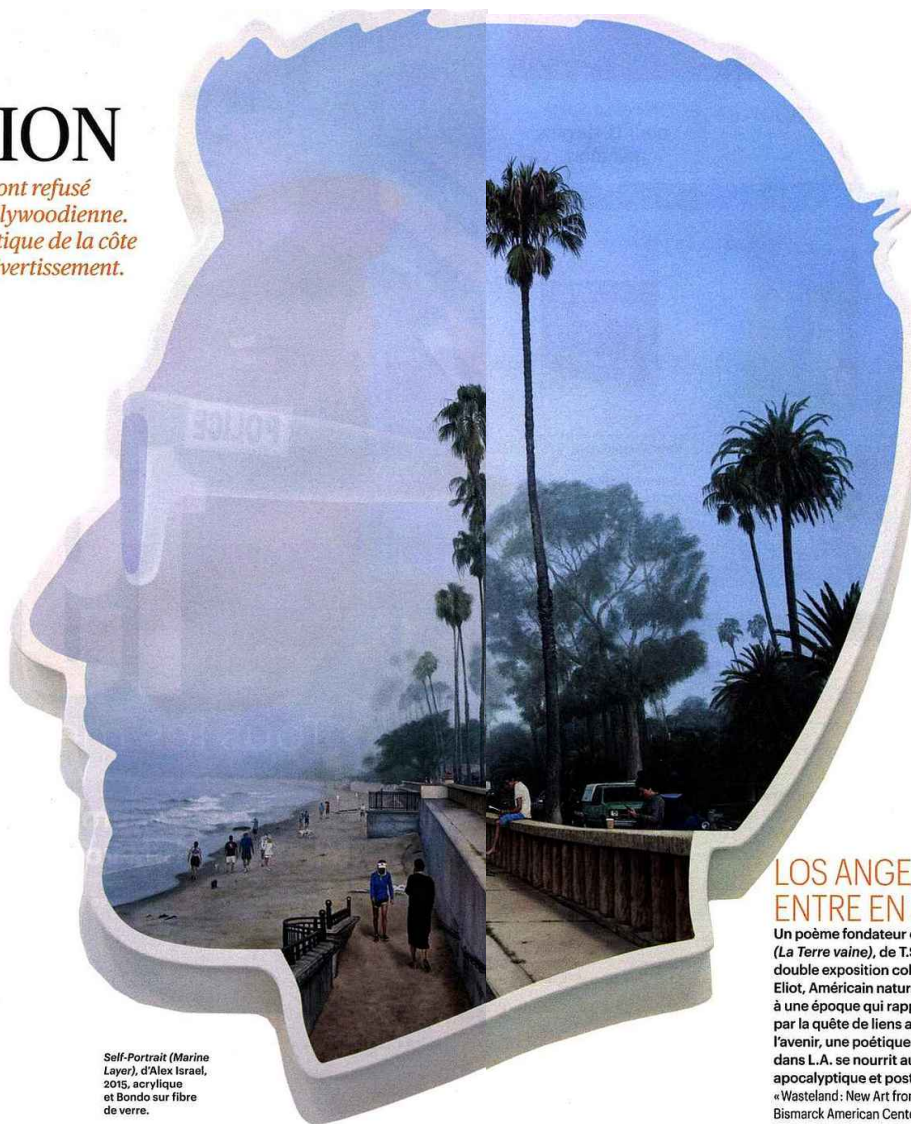
Longtemps, les plasticiens de Los Angeles ont refusé de se laisser courtiser par la machine hollywoodienne. Aujourd'hui en plein boom, la scène artistique de la côte Ouest ne peut plus résister à l'empire du divertissement.

Par Tristan Siriboe

La scène se déroule au cœur de Hollywood, en 2012, dans un entrepôt loué par le Moca (Museum of Contemporary Art). Furieux, Paul McCarthy, né en 1945 – dont le sapin gonflable, assimilé à un plug anal, place Vendôme, à Paris, en 2014, avait fait grand bruit –, quitte le vernissage de l'exposition dans laquelle figurent deux de ses pièces. Conçu par le comédien James Franco, « Rebel without a cause » rend hommage au film éponyme de Nicholas Ray (1955), avec James Dean. C'est la seconde fois que le musée confie un commissariat non pas à un spécialiste du monde de l'art mais à un acteur en vogue. Celle de trop, pour les pontes locaux du milieu. Aux yeux de la scène artistique de Los Angeles, flirter avec Hollywood a jusque-là été considéré comme un acte de trahison.

Comme le rappelle le critique d'art Andrew Berardini, « si la culture officielle de New York, c'est les arts visuels et la littérature, celle de Los Angeles, mainstream, reste l'industrie du cinéma et du divertissement. Les plasticiens se sont définis contre. » La scène angeleña – aujourd'hui célébrée en Ile-de-France par deux expositions (lire encadré) – s'est donc construite contre l'usine à rêves hollywoodienne. Comme le célèbre tableau *The Back of Hollywood*, d'Ed Ruscha (1977), en témoigne : les neuf lettres géantes du fameux panneau apparaissent de dos, sur fond de coucher de soleil. L'envers du décor. Ou encore les Mickey Mouse tortionnaires et sadiques qui peuplent les tableaux de Lynn Foulkes (né en 1934). Au fil des ans, la critique de Hollywood est devenue l'une des caractéristiques des artistes californiens.

Il faut bien gagner sa vie, pourtant, et plusieurs pionniers de cette scène encore jeune, née dans la seconde moitié du XX^e siècle, ont commencé par travailler pour « The Industry », comme on surnomme ici Hollywood. Parmi ces « anciens », Paul McCarthy ou John Baldessari ont peint, conçu ou réalisé des décors pour les studios, des attractions pour les parcs à thèmes. Aujourd'hui reconnus, ils prennent leur revanche sur leurs ex-employeurs. « Je veux rivaliser avec Disneyland », clame McCarthy. Ses pantins articulés *Pirates des Caraïbes* (2001-2005), *George Bush et les sept nains* (2011), avatars grotesques et obscènes des créatures du maître du dessin animé, ne disent pas autre chose. Walt Disney en personne a d'ailleurs créé l'une des meilleures écoles d'art de la



Self-Portrait (Marine Layer), d'Alex Israel, 2015, acrylique et Bondo sur fibre de verre.

LOS ANGELES ENTRE EN SEINE

Un poème fondateur de la modernité, *The Waste Land* (La Terre vague), de T.S. Eliot (1888-1965), inspire cette double exposition collective d'artistes de Los Angeles. Eliot, Américain naturalisé britannique, le publia en 1922, à une époque qui rappelle la nôtre : tout autant marquée par la quête de liens authentiques, l'incertitude de l'avenir, une poésie du désespoir. Ce parcours inédit dans L.A. se nourrit aussi d'images d'un futur post-apocalyptique et post-humain que l'on doit à Hollywood. « Wasteland: New Art from Los Angeles », jusqu'au 17 juillet, Mona Bismarck American Center, Paris (16^e). www.monabismarck.org; Galerie Thaddaeus Ropac, Pantin (93). www.ropac.net

COURTESY GAGOSHAN GALLERY ET ALANNE RECH GALLERY

ville, Calarts, où les départements de cinéma, d'animation et d'arts visuels cohabitent depuis plus de cinquante ans dans des rapports complexes, parfois incestueux, quand certains étudiants ou professeurs passent d'un camp à l'autre.

Toute règle a ses exceptions. En marge des hostilités, quelques cinéastes indépendants ont su construire une œuvre plastique estimée et s'imposer dans les musées, tels Dennis Hopper, David Lynch ou encore John Waters. Au risque de susciter des jalousies.

Les deux mondes se rapprochent toutefois. La pharaonique Academy Museum of Motion Pictures, gigantesque musée du septième art, devrait ouvrir ses portes l'année prochaine, en partenariat avec le Lacma (Los Angeles County Museum of Art). Et la nouvelle génération, qui entretient un rapport plus pragmatique et décomplexé avec l'industrie du divertissement, permet aujourd'hui de tourner la page. Empruntant à la culture des séries télévisées ou du jeu vidéo, les plus jeunes réinventent les codes de la narration, dessinent une nouvelle esthétique. Les personnages trash aux parcours erratiques des vidéos de Ryan Trecartin et de Lizzie Fitch s'inspirent des scénarios de la télé-réalité. L'œuvre vidéo de My Barbarian parodie les soap operas de la télé américaine. Alex Israel a carrément créé son propre talk-show sur le Web, *As it lays* (asitlays.com), reprenant l'esthétique des années 1980. Constituées des décors en carton-pâte rococo de ce type d'émissions, ses installations ultrakitsch se vendent à des sommes astronomiques. Parmi ces plasticiens, certains s'inscrivent enfin dans un contexte politique, revendiquant leur appartenance à une minorité. Le travail de la vidéaste transexuelle Wu Tsang est décrit par sa galerie comme une « déclaration de guerre aux clichés véhiculés par Hollywood au sujet des transgenres et une ode à la communauté queer et hispanophone de la ville ». L'artiste a commencé par éditer des films de 35 millimètres, et gagnait sa vie en promenant le chien d'une actrice célèbre. Alors qu'elle s'apprete à réaliser son premier long métrage, la vidéaste aime à citer un adage du plasticien et réalisateur Steve McQueen : « Un film, c'est comme un roman, et une œuvre d'art, comme un poème. »

D'origine britannique, McQueen est, au fond, le meilleur exemple d'une nouvelle donne : le succès de son œuvre picturale lui a permis, à 40 ans, de passer derrière la caméra et de se lancer dans une carrière de metteur en scène de films à gros budget comme *12 Years a slave*. Au final, réaliser un long métrage demeure l'un des fantasmes plus ou moins admis de nombreux artistes, à Los Angeles comme ailleurs. Ainsi la Cité des anges reste cet extraordinaire musée des rêves (parfois brisés), dans laquelle des plasticiens du monde entier viennent puiser leur inspiration. Si, dans les années 1990, New York attirait de jeunes artistes français tels Pierre Huyghe ou Dominique Gonzalez-Foerster, la capitale du sud-ouest américain est devenue une destination prisée d'une nouvelle génération dont le travail est souvent en rapport avec l'image. Neil Beloufa, Cyprien Gaillard, Julien Prévieux, Laure Prouvost y interrogent ainsi, encore et toujours, le rêve américain et l'usine à chimères hollywoodienne, faisant de la Cité des anges une scène de plus en plus incontournable ●